

MAYORGA

LA PROIE À
LA BORDELAISE

Stéphane

La rue était déserte, silencieuse et figée en ce matin froid du mois d'avril. Des pavés, vestiges du passé, affleuraient par endroits le bitume. Des herbes folles couraient le long du trottoir et venaient tourmenter les façades. Quelques fenêtres étaient timidement ouvertes. La carcasse d'une voiture gisait, ses jantes dormant sur des parpaings.

Rien de ce que voyait Stéphane n'accrochait sa mémoire. Sauf peut-être un escalier de quatre ou cinq marches montant vers une porte condamnée par des planches.

Il s'assit sur une des marches, fouilla dans une poche de sa veste et en sortit une carte sur laquelle étaient indiqués un nom et une adresse « Stéphane Boniface, 2 rue Saint-Jean – Bordeaux ». L'escalier se trouvait face au numéro 16. La maison de ses parents et la cordonnerie de son grand-père étaient là, tout près. Son long périple s'achevait.

Il se leva et reprit son chemin. Il ne lui restait qu'une dizaine de mètres à parcourir quand il tomba sur une femme surgissant du coin de la rue. Elle tenait d'une main une chaise pliante et de l'autre une large poche. Tirée à quatre épingles, les cheveux permanentés, elle portait sur le dos un châle et des mitaines aux mains. Elle déplia sa chaise et y déversa le contenu de sa poche : des aiguilles à tricoter et un ouvrage en laine, une sorte d'interminable écharpe. Il s'approcha d'elle et avec une certaine appréhension lui demanda :

— Pardon, madame, je viens juste d'arriver sur Bordeaux et j'essaie de retrouver des personnes de ma famille qui vivraient encore ici. Je m'appelle Boniface. Est-ce que ce nom vous dit quelque chose ?

— Boniface ? Oui, j'ai connu les Boniface. Marie, Jean et leur fille Louise. Et vous, vous êtes...

— Stéphane, leur fils.

— Ah d'accord, je vois. Vous habitez au numéro 2, juste à l'angle avec la rue de Labrède. Je viens d'y aménager depuis peu.

— Pourquoi ? Vous venez d'arriver dans le quartier ?

— Non, pas du tout. J'avais ma maison un peu plus loin dans la rue. Mais depuis la Grande Dépression, le quartier s'est vidé et je me suis trouvée toute seule dans un immeuble. Là au moins, j'ai d'autres personnes qui vivent avec moi, je préfère. Même si elles ne m'adressent pas la parole, je me sens en sécurité.

— Excusez-moi, vous parlez de Grande Dépression ?

— Pardon ?

— Oui, la Grande Dépression c'est quoi ?

— Vous ne savez pas ce qu'est la Grande Dépression ?

— Non, en effet. Vous pouvez m'expliquer ?

— Bien sûr, et bien voilà...

La femme interloquée par la question de ce grand gaillard, à la carrure de rugbyman, au crâne rasé avec une large balafre à la nuque mais au regard tendre et triste, prit sur elle d'expliquer ce qu'elle disait être La Grande Dépression. C'est-à-dire les effondrements successifs du système financier mondial, les banqueroutes qui avaient ruiné les couches moyennes et basses de la société et provoqué des insurrections populaires aux quatre coins de la planète.

— Et c'est ainsi que toutes les structures étatiques se sont effondrées, conclut-elle.

— Qu'est-il arrivé ensuite ?

— Vous ne savez vraiment pas ?

— Continuez, s'il vous plaît.

— Les trois Grands ont pris un certain nombre de mesures qu'ils ont imposé à la terre entière.

— Comme quoi ?

— La paix mondiale.

— La paix mondiale, impossible !

— Impossible, vous dites ? Plus aucun pays n'a eu le droit de déclarer la guerre à un autre.

— Et ça a marché ?

— Pas au début. Certains pays ont voulu déroger à cette règle. La réaction a été immédiate et radicale. La FIM (Force d'Intervention Mondiale) a lancé une bombe sur une des capitales et l'a complètement vitrifiée. Vous ne savez vraiment pas tout ça ou vous vous moquez de moi ?

Stéphane semblait engourdi, tétanisé. Elle, par contre, commençait à douter de sa santé mentale. Patiemment, elle poursuivit son exposé.

— La crise financière s'est accompagnée d'une crise de l'énergie qui a paralysé tous les secteurs de la vie économique. Presque plus de pétrole, quasiment plus d'uranium, plus de terres rares pour les circuits électroniques. Alors pour éviter les révoltes populaires passées, les gouvernements centraux ont scindé leur société en deux groupes, les « hautants » et les « bassants ». Les hautants, les nantis, ont pu continuer à jouir des sources d'énergie encore existantes. Rien n'a entravé leur mode de vie. Ils ont continué à dilapider les ressources de la planète contribuant ainsi à l'enfoncer un peu plus dans la crise climatique. Ces hautants se sont regroupés dans les grandes métropoles. En France, dans la capitale et sa région. Les bassants, les laissés-pour-compte, occupent le reste du territoire. Pour eux, le progrès s'est arrêté.

— J'imagine qu'ici nous sommes des bassants.

— Vous imaginez bien.

— Pouvez-vous m'expliquer pourquoi il y a si peu de monde dans la ville ?

— Les hautants ont, pour des besoins de main d'œuvre, déporté en masse des populations de bassants ? D'ailleurs, c'est ce qui est arrivé à vos parents.

— Mes parents sont vivants ?

— Bien sûr, vous en doutiez ?

— Non, non, répondit évasivement Stéphane. Et ?

— Et voilà ! Aujourd’hui, beaucoup de maisons ont été désertées. Elles sont désormais libres pour qui veut bien les occuper. Si vous désirez vous installer, vous n’avez qu’à choisir. Mais je ne comprends pas comment vous pouvez ignorer tout cela. Où étiez-vous, grand Dieu, pendant tout ce temps ? Sur une autre planète ?

— Presque, Madame, mais ce serait trop long à expliquer.

— J’ai tout mon temps, monsieur, racontez-moi votre histoire.

Stéphane hésita. Il n’aimait pas s’épancher ainsi, pourtant il se sentait en confiance avec Jeanne. Dans un souffle, il lâcha :

— J’étais dans le coma, madame, des années à ce que l’on m’a dit. Et quand j’en suis sorti, je me suis rendu compte que j’avais perdu la mémoire, que mes souvenirs s’étaient envolés. Enfin presque, restaient certains, en particulier ceux de mon enfance. C’est étrange, n’est-ce pas ?

— C’est vrai, c’est le mystère du corps humain. Un jour peut-être la mémoire vous reviendra. Dans l’immédiat, profitez de la vie, c’est ce que vous avez de mieux à faire. Si vous voulez vous installer, vous n’avez qu’à récupérer la cordonnerie de votre grand-père. Cette maison appartient toujours à votre famille. Vous n’avez qu’à vous déclarer au commissariat du quartier en donnant votre identité et vous pourrez aménager quand vous voudrez.

— Merci, madame. C’est ce que je vais faire. Excusez-moi, comme nous sommes appelés à nous revoir, puis-je connaître votre nom ?

— Jeanne Laville, jeune homme.

— Autre chose, si je peux me permettre.

— Oui ?

— Pourquoi tricotez-vous une écharpe aussi longue ? Elle doit faire une dizaine de mètres. Je me trompe ?

— Vous ne vous trompez pas, monsieur. Cette écharpe est pour ceux que nous attendons. Quand ils seront là, tout va changer. Nous allons revivre. Cela fait un mois que je m’y suis attelée et je ne m’arrêterai que lorsqu’ils seront arrivés.

— Mais qui attendez-vous ?

— Si vous restez dans le quartier vous le saurez bien assez tôt. Au revoir, monsieur...

Stéphane perplexe quitta Jeanne et prit le chemin de la cordonnerie, bien décidé à y prendre ses quartiers. Quand il s’en approcha, il trouva une bâtisse en piteux état.

Le lierre tapissait en partie la façade et grimpait jusque sous les tuiles. Des volets délabrés à la peinture écaillée étaient entrouverts. Il en écarta un, passa la tête et jeta un coup d’œil. Malheureusement, les vitres souillées par la poussière ne laissaient voir grand-chose. Il avisa un peu plus loin une porte condamnée par des planches clouées en croix.

Pas moyen de passer par là, se dit-il. Voyons voir de l’autre côté.

Il se souvint alors qu’il existait une entrée dans l’autre rue, une porte cochère, une de ces portes dont, aux temps anciens, on avait coutume de dire que deux charrettes pouvaient se croiser. Le battant droit était percé d’une porte piétonne. Stéphane tourna la poignée de la porte qui s’ouvrit dans un grincement à faire froid dans le dos. Il franchit le seuil et s’engagea dans un sas au sol couvert de pavés grossiers, aux murs de pierres de taille claires et au plafond en forme de voûte habillé de lambris. Une faux et un râteau accrochés à une patère

semblaient être là depuis très longtemps. Stéphane buta contre le râteau qui se décrocha et chuta. La faux et la patère suivirent dans un nuage de poussière et un fracas assourdissant.

Il déboucha sur une cour carrée habillée de pavés de petite taille finement ciselés. Sur sa droite, il reconnut avec étonnement la porte qui donnait sur l'atelier et les appartements de son grand-père. D'autres portes comme celle-là, tout autour de la cour, s'ouvraient sur des logements. À l'étage, un balcon périphérique, accessible par un escalier quart tournant, adossé au mur desservait autant de logements qu'au rez-de-chaussée.

Au centre de la cour, une longue table entourée d'une dizaine de chaises pouvait laisser croire que des personnes vivaient ici. Des verres en nombre et une bouteille semblaient le confirmer. Mais quand Stéphane renversa un verre, il n'en fit couler que de la poussière.

Jeanne avait beau lui avoir affirmé qu'elle vivait ici avec d'autres personnes, il trouvait l'endroit étrangement triste et lugubre. Il ne comprenait pas comment des gens pouvaient laisser ce lieu dans un tel état. Il lui était impossible de vivre là. Il rebroussa chemin.

Alors qu'il franchissait la porte piétonne, il entendit un bruit de pas derrière lui. Il se tourna et vit descendre de l'escalier un homme de petite taille, le teint mat, les cheveux noirs, fraîchement vêtu pour un mois d'avril, tongs, bermuda bariolé et chemise hawaïenne. Il semblait sorti tout droit d'une vieille série américaine du XX^{ème} siècle « Alerte à Malibu ».

L'homme s'arrêta à mi-escalier, le toisa, voulut continuer sa descente mais s'emmêla les pieds. Il dévala les marches quatre à quatre et s'affala de tout son long sur le carreau.

— Putain, font chier ces groles, s'exclama-t-il avec un fort accent du sud.

Stéphane accourut pour l'aider à se relever, lui tendit la main mais celui-ci la lui refusa. D'un bond, il se rétablit et le toisa de plus belle.

— T'es qui toi ? D'où t'arrives ? Qu'est-ce que tu viens foutre ici ?

— Désolé de vous avoir fait peur, monsieur.

— Qué peur ? Il est pas né le gonze qui me fera peur.

— Pardon de vous avoir surpris alors.

— Qué surpris ? Suis pas surpris. J'ai la gueule d'un gonze surpris, moi ? C'est pas un doryphore qui va me surprendre.

— Un doryphore ?

— Ouais, un doryphore, un bordelais quoi. Tu sais pas ? D'où tu viens ? Du Nord, sûrement !

— Non, pas du Nord. Vous par contre, vous êtes du Sud. De Marseille peut-être ? Une bien belle ville si tant est que je me souviene.

Que je me souviene, c'est vrai je me souviens, c'est chouette, se dit Stéphane.

— Ouais, c'est ça, essaie pas de m'embrouiller, ça marche pas avec moi. Alors tu vas me dire ce que tu viens foutre ici ou je te fous dehors à coups de pied au cul.

Les derniers mots de l'individu résonnèrent dans la cour. Stéphane ressentit des sentiments diffus l'envahir. C'était la première fois depuis sa sortie du coma qu'une personne proférait une menace à son encontre. Un mécanisme d'autodéfense dont il ne connaissait ni l'origine ni la nature se mit en marche. En une fraction de seconde, ses muscles se tendirent, ses jambes se placèrent en position de combat et ses yeux prirent les repères sur la cible. L'individu eut un mouvement de recul.

— Euh, coup de pied au cul, c'est une façon de parler, mec. Je dis ça comme ça, tu fais ce que tu veux, j'en ai rien à glander. A partir du moment où t'entres pas chez moi. D'ailleurs,

chez moi, y a rien à estanquer, fit-il d'un ton beaucoup moins agressif, conscient, vu la carrure de son interlocuteur, que c'était plutôt lui qui risquait de recevoir les dits coups de pied.

— Estanquer ?

— Ouais, estanquer, chourer, c'est comme ça que vous dites ici, voler quoi ?

La tension palpable entre les deux hommes, d'un coup, s'apaisa. Stéphane se reprit, confus de sa propre réaction.

— Excusez-moi. Je n'ai absolument pas envie de voler quoi que ce soit chez vous ni ailleurs. Je voudrais seulement entrer dans ce logement.

— Ah, la cordonnerie du papé Jean. C'était un brave homme, à ce qu'il paraît. Ça fait un moment qu'il a passé l'arme à gauche, le pauvre. On dit qu'à la fin, il est mort de chagrin. Les gens venaient plus chez lui faire réparer leurs godasses. Ils préféraient les foutre à la poubelle. Ça leur revenait moins cher d'en acheter chez les Chintocs. Il a dû fermer boutique et il est mort juste après. Mais ça, ça fait très longtemps. C'est les gens du quartier qui me l'ont raconté.

— Je suis son petit-fils et j'aimerais m'installer chez lui. J'espère que ça ne vous dérange pas ?

— Oh, que non, peuchère. Tout le contraire ! On est pas beaucoup à vivre dans cette baraque. Avant, y'avait au moins une dizaine de familles. Maintenant, on est plus que quatre. Moi, c'est François et j'habite à l'étage. Et puis, y'a quelqu'un qu'on voit jamais, un clodo sûrement, vu l'odeur. Il squatte l'appartement au fond de la cour. Des fois, il se casse et l'odeur disparaît. En ce moment, il est ici, tu sens ? Y'a aussi Flo, le logement juste à ta droite. Lui, il deale des cibiches, du pinard, un peu de Haquick, enfin tout ce qu'il peut ramasser. Et enfin, y'a la mère Jeanne, la bourge, madame casse-berles, je sais pas si tu vois ce que je veux dire.

— Madame Laville ?

— C'est ça. La dame, avant elle bossait dans l'enseignement. Tu vois un peu, la classe comparée à moi. Depuis qu'y a plus de mômes par ici, enfin presque plus, elle est au chomdu. Elle passe sa journée assise sur une chaise au beau milieu du trottoir à coudre ou à tricoter, des fois à lire ou à écrire.

— Je l'ai rencontrée en venant ici. Elle tricotait une écharpe super longue. J'ai trouvé ça bizarre. En plus, elle m'a tenu des propos encore plus étranges, comme quoi des gens allaient arriver.

— Ça, par contre, c'est pas du tout bizarre ! Au contraire, tout le monde dans la rue les attend et y vont arriver d'un jour à l'autre. C'est peut-être l'affaire d'un mois, si tout se passe bien.

— Mais qui sont ces gens ? J'imagine que vous non plus, vous n'allez pas me le dire.

— Eh ben non, je te le dirai pas. Trop important pour nous. On veut pas tout gâcher en affranchissant les étrangers. D'ailleurs, tu en sais trop, vas falloir que je te zigouille. Je rigole, se reprit François, se rappelant que Stéphane n'était pas un homme à contrarier. Donc, tu es le petit-fils de Jean et tu t'appelles ?

— Stéphane Boniface.

— Tu sais ce qui serait bien ?

— Oui, dites-moi.

— De remettre en route la cordonnerie.

— Vous en êtes sûr ? Il n’y a plus grand monde dans le quartier. Je ne vois pas qui pourrait avoir besoin d’un cordonnier.

— Détrompe-toi, mec. D’abord, les gens, y’en a beaucoup plus qu’on croit. Tu en verras sortir le soir baver devant la télé (un écran installé dans la rue diffusait entre 18h00 et 23h00). Ils regardent une chaîne, une seule, avec toujours les mêmes programmes, la propagande des hautants. Quand on sait que ces enfoirés ils en ont des centaines, ça me dégoûte.

— Et vous pensez vraiment que les gens vont m’amener leurs chaussures à réparer ?

— Sûr qu’ils vont venir. C’est plus comme avant, tu sais. Aujourd’hui, on use nos groles jusqu’à la corde. Pour en trouver des neuves, il faut courir très loin, et encore quand on en trouve. Alors, un cordonnier, il va être comme le messie, adoré, bichonné. Et si on considère que dans un mois, la population de la rue va doubler, voire tripler, je te promets que tu vas te faire des couilles en or, mon gars.

— Écoutez, je vais y réfléchir. Merci. Je vais vous laisser. J’imagine que nous sommes appelés à nous revoir souvent.

— Ça c’est sûr. À plus, camarade.

François reprit les escaliers en essayant de ne pas s’entraver une nouvelle fois. Mais arrivé à l’étage, malgré ses efforts, il chuta à nouveau et envoya valser ses tongs.

— Tout va bien, tout va bien ! Je me remets sur mes pattes et vais vite me coucher avant que je m’escagasse la tronche.

— Bonsoir François, dormez bien, fit Stéphane amusé de la maladresse de son nouveau voisin.

Il s’avança jusqu’à la cordonnerie. La porte gonflée par l’humidité lui résista un moment mais un coup d’épaule bien placé eut vite raison d’elle. Elle s’ouvrit dans un nuage de poussières, sur un couloir envahi de toiles d’araignées, de cartons et d’objets de toutes sortes.

La première porte sur la droite donnait sur la cordonnerie, puis une deuxième, sur la cuisine et la troisième sur la chambre avec sa douche. Au fond du couloir, un escalier montait à l’étage, vers les appartements. Stéphane s’en souvenait très clairement.

Il poussa du pied la porte de la cordonnerie déjà entrouverte et entra. La pièce n’était éclairée que par un simple rai de lumière issu des volets entrouverts.

Il reconnut immédiatement l’établi de son grand-père. Comme au temps de son enfance, sa main, instinctivement, vagabonda sur la patine lisse du bois, buta sur des objets, les caressa, des outils sans doute. Elle en saisit un par la lame. Du sang jaillit,...des flashes vinrent d’un coup ...

Une jungle dense, une chaleur étouffante, son corps dégoulinant de sueur. Autour de lui des soldats hirsutes, une clairière, un village, des fusils mitrailleurs crachant le feu, des femmes et des enfants criblés de balle se tortillant comme des marionnettes puis gisant au sol et le silence.

C’était la première fois que venaient à lui des images de guerre, des images terribles où il commettait des actes horribles.

Mais nom de Dieu, je suis qui, moi ? Ces gosses, ces femmes, c’est moi qui les ai tués ?

Il resta quelques secondes, prostré, ne sachant que penser, le regard perdu dans cette pénombre oppressante. La douleur aiguë à la main le ramena à la réalité. Il lui fallait ouvrir la fenêtre pour donner un peu de clarté. Il avança péniblement dans un enchevêtrement de meubles renversés, de cartons et de planches, guidé seulement par ce mince rai de lumière

provenant de la rue. Il réussit enfin à se hisser jusqu'à la fenêtre, l'ouvrit sans trop de difficultés et écarta les volets.

La lumière se déversa à flot dans l'atelier. Malgré la poussière qui s'était accumulée sur les meubles et les objets, malgré les innombrables toiles d'araignées, malgré le désordre, Stéphane reconnut la cordonnerie de son grand-père. Il promena son regard sur l'établi où s'étaient pêle-mêle marteaux, tenailles, ciseaux, aiguilles, le couteau qui l'avait blessé. Il prit chacun d'eux et joua avec, mimant les gestes et postures que jadis son aïeul lui avait appris.

La nostalgie qu'il éprouvait, à ce moment précis, au lieu de le rendre triste, lui réchauffait le cœur. Comme si des fantômes bienveillants avaient ressurgi de son passé pour venir le protéger de la torpeur de sa misérable existence et surtout de ses terribles visions.

Il quitta la pièce, revint dans le couloir et entreprit de dégager le passage qui menait à l'appartement. S'il voulait passer la nuit ici et se reposer, il lui fallait au moins trouver un lit. Le chemin n'était pas aisé mais il finit par accéder à une première pièce et eut la surprise de ne trouver aucun obstacle jusqu'à la fenêtre. Une fois celle-ci ouverte, il put se rendre compte que le logement était dans un bien meilleur état que l'atelier.

Le mobilier était recouvert de draps blancs. Il les dégagea et put constater son excellent état. Dans la salle de bain, il tourna le robinet de la douche. L'eau jaunâtre au début, coula ensuite limpide. Il put ainsi prendre une douche, ce qu'il n'avait pas fait depuis sa sortie de l'hôpital. Il fouilla dans son sac à dos, en sortit une barre de céréales, une pomme et en fit son repas. Il se laissa ensuite tomber sur un divan et s'endormit d'un sommeil profond sans rêve ni cauchemar.

Une embrouille au commissariat

Le lendemain, sept heures du matin, quelque part dans le quartier, le chant d'un coq tirait Stéphane de son sommeil.

Un coq en pleine ville, bizarre. Je dois être encore en train de dormir, songea-t-il.

Le coq se tut et reprit son cocorico quelques secondes plus tard.

— Non mais, c'est pas vrai, maugréa-t-il, cette fois à voix haute. Je suis en pleine ville et y'a un coq qui chante.

Comme pour le narguer, le coq haussa le ton.

— Ah non, là ça va pas le faire. Toi, mon poulet, je vais t'attraper et tu vas finir dans mon assiette. Au fait, en parlant de poulet, va falloir que j'aille déclarer mon domicile au commissariat.

Sur ces entrefaites, il se leva, déjeuna avec ce qui restait de barres de céréales et entreprit de poursuivre le nettoyage de l'atelier. Après deux heures d'un travail acharné, il réussit à transformer le fourbi qu'il avait trouvé en arrivant en une cordonnerie digne de ce nom.

Voilà, c'est fait ! Maintenant « y a qu'à, faut qu'on », comme dirait l'autre ! J'ai plus qu'à m'y mettre. Enfin, si j'arrive à trouver des clients. Avec l'aide de François, je pense que ce sera plus facile. Tiens, au fait, François, il est bien silencieux, qu'est-ce qu'il peut bien faire ?

— François, vous êtes là ? cria-t-il en sortant dans la cour.

Pas de réponse. Il monta à l'étage et frappa à la porte, en vain. Il eut beau insister, toujours pas de réponse. Il alla toquer à la porte de Jeanne, même constat. La maison semblait vide. Il s'en retourna, fit une toilette sommaire, revêtit les mêmes vêtements que la veille et sortit direction le commissariat.

Lorsqu'il arriva au poste de police, il fut ralenti par un attroupement devant la porte d'entrée. Apparemment, deux groupes se disputaient.

— Écoutez, Jo a raison de porter plainte. La mère Laville arrê't pas de l'emmerder. Et ça fait longtemps qu'ça dure, ma p'tite dame, lança un homme aux longues moustaches et à la casquette, style titi parisien.

— Peut-être, Môssieur, faut dire que le travail de cette dame, si on peut appeler ça un travail, n'est pas légal du tout. Vous devez savoir que Mme Laville, elle aussi, porte plainte et va tout déballer, répondit une femme entre deux âges, très propre sur elle.

— Pas légale, la prostitution ? Mais on s'en fout ! Vous préférez peut'êt' qu'y ait des détraqués dans les rues qui s'jettent sur vous pace qu'y z'ont pas vidé leurs burettes, ou qui z'aillent se défouler sur les putes ?

— Oh, quel goujat, vous êtes d'une vulgarité...

— Non, m'dame, grossier peut'êt', vulgaire jamais. C'est vous, la vulgaire et hypocrite par d'ssus le marché. M'dites pas qu'ça vous titille pas le mistigri de temps en temps et que v'z'aimeriez bien être à la place de Jo. J'me trompe ?

Le moustachu reçut pour toute réponse, une gifle bien appuyée en plein visage. Il voulut répliquer, mais le camp d'en face se rua sur lui et une échauffourée s'ensuivit.

Stéphane empêtré dans la mêlée, dût jouer des bras et des pieds pour s'en extraire et entrer dans le commissariat. Il y croisa des policiers qui accouraient pour rétablir le calme.

— Bonjour, je viens pour...

— Attendez, monsieur, asseyez-vous là, lui dit un agent en lui indiquant du doigt un banc dans le couloir. Nous avons une urgence.

Stéphane prit place amusé par le va et vient des policiers. Il était assis face à une cloison vitrée derrière laquelle cinq à six personnes semblaient se crêper le chignon. La porte entrouverte du bureau laissait filtrer la conversation. Il reconnut Jeanne et François.

Jeanne semblait bien remontée contre une femme, très belle, dont la tenue indiquait sans équivoque qu'elle pratiquait le plus vieux métier du monde. Les deux femmes, quasiment front contre front, étaient sur le point d'en venir aux mains. Un individu, en tenue de ville portant un brassard « police » autour du bras, les sépara d'un geste.

— Déjà, mesdames, nous allons nous calmer, dit-il d'un ton autoritaire.

Insuffisamment, apparemment car les deux furies comptaient bien entamer leur affrontement. Le policier dut se rendre à l'évidence, il n'y avait que la force pour les calmer. Il les empoigna fermement chacune par le bras et d'un geste brusque les força à s'asseoir.

— J'ai dit que nous allons nous calmer, mesdames. Vous n'ouvrirez la bouche que quand je vous le dirai. C'est compris ?

Le ton était clair et suffisamment convainquant pour qu'elles se taisent et reprennent leur calme. Quoi que...

— Mouais, marmonnèrent-elles en chœur.

— Pardon ? Je n'ai pas bien entendu, dit-il portant un doigt à l'oreille.

— Oui, monsieur le commissaire, concéda Jeanne.

— Oui, mon petit Marco, minauda l'autre femme.

— Madame Mandénian, je vous demande d'être polie. Je ne suis pas votre « petit Marco ». Pour vous ce sera, Marc Verges, commissaire divisionnaire. Je suis bien gentil de vous recevoir et d'écouter vos, comment dire pour être poli..., vos requêtes. J'ai d'autres chats à fouetter, vous savez ! Autre chose à faire que d'écouter vos... et merde, ...vos conneries, pesta-t-il.

— Oh, comme vous y allez, monsieur le commissaire, des conneries... continua à minauder la belle. Quand on était mioches tous les deux et jusqu'à y'a pas longtemps, ça vous,... non, ça te faisait rien que je t'appelle Marco. T'étais plutôt content, non ? Et en ce qui concerne les conneries, t'étais pas le dernier à en faire. Tu veux que je raconte ?

— On va s'y mettre, monsieur le commissaire, coupa Jeanne. Je n'ai pas de temps à perdre avec vos familiarités. J'ai des courses à faire avant midi.

— On s'en branle de tes courses, poufiasse ! s'invita à la conversation un individu à l'allure bien particulière.

Il était pratiquement impossible de savoir s'il était un homme ou une femme — un bonnet sur la tête lui couvrait les oreilles, un manteau usé jusqu'à la corde tombait jusqu'aux chevilles. Il avait aux mains des mitaines rapiécées et aux pieds, des sandales aux couleurs incertaines. Le tout exhalant des effluves diverses et variées mais peu ragoutantes.

— Doucement, madame, pas d'insulte ici. Veuillez, s'il vous plaît décliner votre identité.

Apparemment, le commissaire connaissait cette ... femme. Il prit un stylo, prêt à noter.

— Juliette, Marie-Louise, Éléonore de la Routinière, Juju pour les intimes.

— Vous pouvez répéter plus lentement, s'il vous plaît ?

— Ju... J.U. Je dois épeler ?

— Oui, ça va, j'ai compris. Et vous êtes ici à quel titre ?

— Témoin de la défense de Mam'zelle Jo ici présente, répondit-elle en désignant Jo, la prostituée.

— J'ai pas à être défendue, protesta celle-ci. Je suis là pour porter plainte.

— Et moi aussi, je suis là pour porter plainte, renchérit Jeanne.

— Quoi ? C'est la meilleure, celle-là. Elle vient nous faire chier sur notre lieu de travail et c'est elle qui porte plainte ? hurla la fille de joie.

François et un autre individu voulurent prendre la parole mais le commissaire les coupa tout net.

— On va mettre un peu d'ordre dans tout ça, dit-il avec une pointe d'exaspération. Qui sont les plaignants ?

— Moi ! s'écrièrent d'une seule voix Jo et Jeanne.

— Alors les autres, dans le couloir. Si j'ai besoin de vous, je vous appellerai.

— Mais euh ! protesta Juju.

— J'ai dit ! Allez, ouste.

François, Juju et l'individu sortirent en traînant des pieds et vinrent s'asseoir près de Stéphane. Derrière la cloison vitrée, le commissaire, pas peu fier de son effet, en rajouta une couche en les toisant un par un. D'un pas martial, il retourna s'asseoir à son bureau et reprit l'interrogatoire.

— Nous allons commencer par vous, madame. Je note : nom, prénom, date de naissance, adresse, profession, objet de votre plainte, dit-il en s'adressant à Jeanne.

— Jeanne Laville, 2 rue Saint-Jean, institutrice au chômage.

— Date de naissance ?

— Est-ce bien utile, commissaire ? dit-t-elle, la bouche en cœur.

Le commissaire soupira et se dit que sa journée allait être longue. Il reprit l'interrogatoire.

— Mme Laville, quel est l'objet de votre plainte ?

— Une voie de fait sur ma personne, une agression caractérisée et ce, à main armée.

— A main armée ? Et quelle était l'arme, s'il vous plaît ?

— Un caddie !

Un éclat de rire collectif retentit dans le couloir. François et ses amis pouffaient à s'en tenir les côtes.

— Pardon ? dit le commissaire.

— Cette gueuse m'a foncé dessus avec un caddie ! répondit Jeanne en désignant Juliette, Marie... d'un doigt accusateur.

D'un bond, cette dernière se leva, entra dans le bureau et se rua sur Jeanne.

— **Gueuse**, moi ? Tu vas voir ce qu'elle va te mettre, la **gueuse** !

Jo la retint par une manche du manteau dont un lambeau lui resta dans la main. Elle s'en débarrassa d'un geste de dégoût.

— Vous, dans le couloir, j'ai dit, ou je vous fais mettre en cellule, hurla le commissaire, levant la main comme pour la frapper.

— D'accord, d'accord, je m'en vais, répondit Juju. Toi, t'vas voir ta gueule à la sortie, fit-elle le doigt pointé vers Jeanne.

Exaspéré, le commissaire se tourna vers celle-ci.

— Un caddie, madame ! Est-ce que vous vous rendez compte que vous êtes en train de me faire perdre mon temps pour une histoire de caddie ?

— Excusez-moi, monsieur le commissaire, mais je viens pour porter plainte et votre devoir est de l'enregistrer. Et puis ce n'est pas tout.

— J'ai peur de ce que je vais entendre. Allez-y, dit-il sur un ton ironique.

— Je porte plainte aussi contre la dénommée Jo, ici présente, pour insultes envers ma personne. Je ne voulais pas vous le dire, mais il faut que vous sachiez...

— Oui, dites-moi, un terrible secret, j'imagine.

— Oui, monsieur le commissaire, vous voyez, Jo ? fit-elle sur le ton de la confiance.

C'est une prostituée. Pire que ça, son copain, celui qui est dans le couloir, c'est un dealer. Et d'une voix plus affirmée :

— Voilà, vous savez tout maintenant. J'ai accompli mon devoir de citoyenne. À vous de faire respecter la loi.

Un nouvel éclat de rire retentit dans le couloir.

— Merci, Mme Laville. Nous en avons fini avec vous pour l'instant, dit le commissaire. Se tournant vers Jo, il reprit, toi, heu, ...Vous ! Déclinez votre identité, nom, prénom et le reste.

— Arrête ton char, Marco, tu me connais, non ? Et tu vas pas croire ce que te dit cette rombière ?

A bout, le commissaire se leva, l'empoigna et la tira dans le couloir, à l'écart des autres comparses.

— Écoute Jo, je te conseille de la mettre en veilleuse si tu veux pas que ça se passe mal pour toi.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux qui m'arrive ? Ici, tout le monde sait que je suis une pute !

— Non, je te demande simplement de te calmer sur les familiarités avec moi, le temps que je m'occupe de l'hystérique.

Jo et le commissaire, tout à leur discussion, ne se rendaient pas compte qu'ils occupaient toute la largeur du couloir. Un agent se présenta, toussa et fit signe du doigt de son intention de passer. Ils s'écartèrent comme ils purent. L'homme posa sur Jo un regard glacial et la bouscula légèrement. A son contact, elle fut parcourue d'un frisson qui l'étreignit et lui donna comme une impression de déjà vécu.

— Alors, on est d'accord ? Tu essaies de te tenir ? Hé Jo, tu m'écoutes ?

— Oui, oui, excuse-moi, bredouilla-t-elle, encore sous le coup de l'émotion Je vais me tenir.

Ils retournèrent dans le bureau. Jo était songeuse, elle ne pouvait s'empêcher de penser à cet homme et à la peur que lui inspirait son regard.

— Madame, vous pouvez décliner votre identité, s'il vous plaît ?

— Oui, monsieur le commissaire. Nom : Mandénian, prénom : Josépha, mais ne le dites à personne, j'ai horreur de ce prénom ; nationalité : française, âge : 28 ans, profession : voyons voir, comment dire ?... psycho... théra... pute.

— Pardon ? Vous vous moquez du monde ? protesta Jeanne.

— Taisez-vous, madame ! Je note... psychothérapeute, euh... Psychothérapeute, coupa le commissaire. Poursuivez, madame.

— Pourquoi je porte plainte ? Comment il a dit François ? Ah oui, insulte et entrave à l'exercice de mon travail.

— J'ai bien noté qu'il y a ici deux plaignantes ! C'est tout ? Tant que j'y suis, je peux en enregistrer d'autres. Les rigolos dans le couloir, ça vous dit ?

Les rigolos se levèrent comme un seul homme et...

— Non, non, répondirent-ils d'une seule voix et d'un même mouvement se rassirent.

— Donc, si vous n'êtes pas plaignants, vous êtes là pour témoigner, c'est ça ?

— Oui, oui !

Ils tentèrent de se lever une nouvelle fois, mais le commissaire, que ces génuflexions commençaient à agacer, leur fit signe de rester assis.

— Très bien, vous viendrez quand je vous le dirai.

— Écoutez, monsieur le commissaire, intervint Jo, mes amis sont d'honnêtes commerçants très appréciés des gens du quartier.

— Oui, c'est ça, appréciés de la racaille ! s'écria Jeanne.

— Excusez-moi, monsieur le commissaire, mais je trouve les propos de cette dame un tantinet vulgaires et fortement blessants, minauda Jo, trop heureuse de donner une leçon de savoir-vivre à Jeanne.

— On se calme, tonna le commissaire. Bon, monsieur, oui, vous là, venez ! Votre identité !

— Je m'appelle Florent Massé, nationalité française, 27 ans, commerçant, et témoin de la scène. D'ailleurs, j'étais en plein travail quand cette femme est venue nous emmerder et qu'elle...

— C'est bon, ça suffit, vous pouvez ressortir. L'autre, oui vous, allez venez. Dites-moi !

— Je m'appelle François Dupin, français depuis une dizaine de générations, marseillais pour être exact, profession Michel Morin, homme à tout faire si vous voulez. Vous avez un problème, François est là...

— Au fait, monsieur, au fait !

— ... pas loin pour le régler !...

— Au fait, j'ai dit !

— Moi aussi, j'ai été témoin. J'ai vu cette mégère s'en prendre violemment à mon amie Jo...

— Ça va, j'en ai assez entendu. Dehors ! Bon maintenant, y'a-t-il quelqu'un qui puisse me raconter ce qui s'est vraiment passé ?

— Jo ! répondirent en chœur les trois compères.

— Et pourquoi pas moi ? contesta Jeanne.

— Parce que ! tonitrua le commissaire qui semble-t-il avait pris définitivement le parti de Jo, la prostituée, son amie d'enfance pour tout dire.

Jo se leva et commença à arpenter la pièce. Marc eut beau lui intimer l'ordre de s'asseoir, elle poursuivit sa déambulation et passant devant la cloison vitrée elle en profita pour lancer un clin d'œil à ses amis. Puis elle se planta devant Jeanne, croisa les bras et commença son récit.

— Ben voilà, monsieur le commissaire, y'a deux jours, il devait être à peu près neuf heures du soir et j'allais au tap... enfin au boulot. Je sais pas pourquoi mais j'ai eu comme le pressentiment que ça allait être une soirée de merde. D'ailleurs, ça a mal commencé puisque j'ai eu un bas qui a filé. La tuile, quoi ! Et pis, y'a celle-là qui s'est radinée, sapée comme si elle allait à l'église. A sa façon de me regarder, j'ai su tout de suite qu'elle allait me chercher des poux.

— Je proteste, monsieur le commissaire, coupa Jeanne, je...

— S'il vous plaît, madame Laville. Vous ! Poursuivez, ordonna-t-il en se tournant vers Jo.

— Je lui ai dit de se casser, de me foutre la paix, tout simplement. Et là, elle a commencé à m'insulter. Et pas que moi !

— Tout à fait, voulut confirmer Florent, de l'autre côté de la cloison vitrée.

— Vous, fermez-là ! hurla le commissaire. Et qu'a fait ce monsieur ? dit-il en s'adressant à nouveau à Jo.

— Il lui a tout simplement demandé de passer son chemin, poliment, bien entendu. Mais l'autre gargouille, elle s'est mise à nous insulter encore plus. Elle m'a traitée de touche-pipi et Florent, de malotru et de droguiste. Vous vous imaginez, monsieur le commissaire, moi de touche-pipi ?

— Est-ce exact, madame ? demanda le commissaire à Jeanne.

— Euh, pas tout à fait, répondit-elle.

— Pas tout à fait ? gronda Jo. Putain, en plus c'est une menteuse. Y'avait des témoins et ils sont là !

— La suite, s'il vous plaît, madame Mandénian, coupa le commissaire dont la moutarde avoisinait les narines.

— Tout s'est emballé. D'abord, y'a François qui s'est pointé et qu'a voulu se mêler à la dispute. Y'avait Juju aussi avec son caddie.

— C'est nous, crièrent les deux intéressés en se levant de leur banc. Mais, face au regard noir du commissaire, ils se ravisèrent et firent illico le mouvement inverse.

— Et ce con de François, y'a rien trouvé de mieux que de se luger devant le caddie de ma copine. Elle, bonasse, a voulu l'éviter et a foncé sans le vouloir sur madame, poursuivit Jo.

— Ce n'est pas comme ça que ça s'est passé, monsieur le commissaire, contesta Jeanne.

— Après, ça a été le bordel, reprit Jo, François a voulu s'accrocher à Juju, mais a chopé Nathalie.

— Nathalie ? demanda le commissaire qui commençait à perdre le fil.

— Elle est pas là, c'est une autre copine. Elle a envoyé chier François, lui a lancé deux ou trois amabilités, mais Florent qu'était pas loin croyait que c'était pour lui. Il a voulu lui foutre une mandale et...

— Holà, holà, calmez-vous madame Mandénian, je ne comprends plus rien.

— Elle noie le poisson, monsieur le commissaire. Vous ne voyez pas ? contesta Jeanne.

— Y'avait pas de poisson dans mon histoire, monsieur le commissaire. Ce que je sais, c'est que tout ce barouf c'était pas bon pour mon taf, et vu qu'y avait du peuple qui commençait à se pointer et que ç'allait finir en castagne générale, j'ai décidé de mettre les bouts.

— Et ?

— Cette conne s'est mise à me courser.

— Elle s'est enfuie, monsieur le commissaire. Il y a délit de fuite, protesta Jeanne.

— N'importe quoi, fit le commissaire. Madame Mandénian, poursuivez, s'il vous plaît.

J'ai hâte de savoir comment tout ça a fini.

— Elle m'a courcée, poursuivit Jo, et pas de pot, j'ai pété un talon.

— Mince alors ! dit le commissaire que l'affaire maintenant semblait passionner.

— Voyant qu'elle allait me tomber dessus, vous savez qu'elle court hyper vite cette grognasse, j'ai jeté mes godasses et j'ai continué à courir.

— Et ?

— Elle m'a rattrapée, monsieur le commissaire et elle m'a chopée par les cheveux, enfin pas tout à fait...

— Comment ça, pas tout à fait ? répéta le commissaire, encore plus intrigué.

— C'était ma perruque !

— Votre perruque ?

— Oui, monsieur le commissaire, et je dois ajouter à ma plainte : destruction de l'outil de travail.

Dans le couloir, les trois zigotos pouffaient de rire. Assis sur le même banc, Stéphane avait beaucoup de mal à contenir le sien.

— Et j'imagine que vous avez riposté et que vous vous en êtes prise à madame Laville, c'est ça ? demanda le commissaire qui faisait tout son possible pour ne pas céder à l'hilarité générale.

— Tout à fait, monsieur le commissaire, pleurnicha Jeanne.

— Houhou, la menteuse, c'est pas vrai ! protesta Jo.

Les trois compères debout devant leur banc confirmèrent en chœur, mais se rassirent aussitôt.

— Je l'ai pas touchée, monsieur le commissaire, fit Jo. J'avais autre chose à faire que me foutre sur la gueule avec cette poufiasse. Je vous dis que je me suis cassée. D'ailleurs, y avait un micheton au coin de la rue qui faisait les cent pas.

— Merci, madame, j'ai une idée bien précise de ce qu'il s'est passé.

— Monsieur le commissaire, vous n'allez pas croire cette traîne... cette femme quand même, s'indigna Jeanne. L'autre avec son caddie, elle a voulu me tuer.

— Ce n'est pas tout à fait l'idée que je m'en fais. Effectivement, on a foncé sur vous avec un caddie, mais était-ce intentionnel ? Vous là, venez et répondez à ma question : Vouliez-vous vraiment agresser Mme Laville ici présente ?

— Mais pas du tout, monsieur le commissaire, minauda Juju. C'était un simple accident. Mais vous avez vu comment elle peut être violente ? Heureusement que Jo portait une perruque. Elle l'aurait scalpée autrement.

— Ce n'est pas faux. Je dois reconnaître que les faits ne témoignent pas en votre faveur, madame Laville, dit le commissaire.

— Mais c'est un comble, protesta Jeanne ulcérée. Vous avez devant vous la lie de l'humanité, des déchets qui devraient croupir en prison et qu'est-ce que vous faites ? Vous abondez dans leur sens.

— Monsieur le commissaire, est-ce que nous pouvons ajouter ces propos au dossier ? demanda Juju.

— Non, je crois que nous allons mettre un terme à cette mascarade. Vous, madame Laville, vous avez proféré des insultes et vous vous êtes rendue coupable d'une agression caractérisée sur la personne de Madame Mandénian. Sa plainte pourrait très bien aboutir. Quant à vous autres, je ne suis pas dupe, nous nous connaissons très bien. Vous savez qu'il y a un fond de vérité dans ce que dit Madame Laville. De nombreux témoins qui attendent dehors pourraient corroborer ses dires. Alors que fait-on ? On continue ou chacun rentre chez soi et essaie à l'avenir de vivre en bonne intelligence ?

— Écoutez, monsieur le commissaire, si la pipelette remballe sa plainte, j'en fais autant, concéda Jo.

— Mouais, je ne sais pas, quand même, monsieur le commissaire, c'est notre devoir de lutter contre ce genre d'individus, contesta Jeanne.

— Donc, vous voulez aller jusqu'au bout ? Vous savez ce que vous risquez. Je prends votre plainte, oui ou non ?

— Tu vas prendre cher, ma vieille, menaça Jo. J'ai des témoins ici et encore plus dehors ! J'ai pas envie de te pourrir la vie. Les gens qui me connaissent savent que je ne suis pas méchante, ce serait plutôt le contraire. Alors, je te le demande gentiment, laisse tomber.

Jeanne semblait troublée par ces derniers mots. Cette femme n'était pas la diablesse qu'elle imaginait. Comment allait-elle se sortir de cette impasse sans perdre la face ?

— Bon d'accord, mais à condition que vous vous excusiez tous, dit-elle, à demi-satisfaite.

— C'est ça, fume, s'écria Juju.

— Juju, arrête, fit Jo. On va pas en finir. Voilà, on s'excuse ! On te demande pardon, ça te va ?

— Oui, ça me va, finit par admettre Jeanne.

— Eh bien voilà, on y est arrivés. Maintenant, foutez-moi le camp de ce commissariat avant que ça me prenne de tous vous coffrer, menaça le commissaire à bout de patience.

La compagnie ne se fit pas prier. En une seconde, le bureau et le couloir se vidèrent de ses occupants.

La bande à Rafi

— Qu'est-ce que tu fais là, mon pote ? lança François à l'adresse de Stéphane, avant de quitter le banc dans le couloir. Ah, c'est vrai, tu viens déclarer ton logement. Au fait, je ne t'ai pas présenté Flo. Hé ! Flo, t'en va pas, viens.

Florent avait déjà passé le pas de la porte et rejoint Jo à l'extérieur. François voulut aller le chercher, mais Stéphane le retint par le bras.

— Ne vous dérangez pas, lui dit-il. Nous aurons l'occasion de nous revoir. Si vous le voulez, je vous propose un repas où nous pourrions tous faire connaissance. Ça vous dit ?

— Parfait, répondit François. Ce soir, si tu veux. On fera les courses cet après-midi. Si tu es libre, bien sûr.

— Ce n'est pas le travail qui me presse en ce moment. Je suis votre homme pour les courses. D'ailleurs, il faut que j'en fasse pour moi. Depuis que je suis arrivé, je vis sur les réserves de ce que l'on m'a donné à l'hôpital.

— L'hôpital ?

— C'est une longue histoire. Je vous raconterai.

— D'accord ! Pour le boulot, te fais pas de mouron. Avant d'entrer, tout à l'heure, j'en ai touché un mot aux gens dans la rue. T'as déjà du monde qui va frapper à ta porte très vite. Et vu qu'ils vont te faire de la pub autour d'eux, ça va s'emballer, j'en suis sûr.

— Merci beaucoup, François. Sachez que le repas de ce soir, c'est pour moi.

— On verra ! A tout à l'heure !

L'agent que Stéphane avait croisé à son arrivée vint le rejoindre.

— À vous, monsieur ! Vous venez pour quoi au fait ? Pas pour une plainte, j'espère, lui dit-il, un brin ironique.

— Non, répondit Stéphane en souriant. C'est pour une déclaration de domicile. Je viens d'arriver dans le quartier et j'ai trouvé une maison.

— Excusez-moi, mais j'ai surpris votre conversation avec François et vous disiez que vous cherchez des clients ? Vous êtes commerçant ? Artisan ?

— Non, j'ai l'intention de reprendre la cordonnerie de mon grand-père.

— Très bonne idée. Je peux vous dire que vous allez avoir tout le personnel du commissariat. Les budgets sont tellement serrés que nous n'avons pas reçu de chaussures neuves depuis trois ans. Regardez l'état de mes semelles.

— Aucun problème, je vous attends. La cordonnerie se situe à l'angle de la rue Saint-Jean et de la rue de Labrède.

— Très bien. Je vous remercie, monsieur. Suivez-moi dans ce bureau.

L'agent s'effaça et laissa passer Stéphane. Un quart d'heure plus tard, les formalités accomplies, Stéphane était officiellement propriétaire de la maison de ses aïeux.

Au sortir du commissariat, il trouva l'air plus léger, le soleil plus lumineux. Il éprouvait un sentiment de bonheur qui, pour l'heure, l'éloignait des démons qui le torturaient. Bonheur d'avoir un toit sur la tête, d'avoir un travail et surtout d'avoir des camarades qui peut-être deviendraient des amis et des gens qui, avant même de le connaître, l'appréciaient pour le bien qu'il était censé leur apporter.

Il fit une sieste sans cauchemar. Quand il se réveilla, il lui semblait avoir rajeuni de dix ans. On frappa à la porte.

— Alors, prêt pour les courses ? lui demanda François en se frottant les mains.

— Oui, bien sûr ! Entrez, je me change et j'arrive. Asseyez-vous. Je ne vous sers pas à boire. Excusez-moi, mais j'ai terminé ma dernière canette de bière hier soir. De l'eau peut-être ?

— Putain, non ! Mais t'inquiète, on va faire le plein tout à l'heure. Waouh, t'as fait un boulot monstre. C'est choucard chez toi.

— C'était nécessaire. La maison et l'atelier avaient été laissés à l'abandon et je ne comprends pas pourquoi mes parents ont mis tout ce bazar.

— Quand ils sont partis, ils avaient tellement la quinte qu'ils ont tout cassé. Y'avait que leur fils qui pouvait avoir le courage de remettre tout ça en ordre.

— Oui, c'est vrai, mais c'est loin d'être fini. Demain, si j'en crois ce que vous m'avez dit, il va y avoir du monde devant la cordonnerie. L'atelier est relativement propre, mais j'ai du rangement à faire. Les outils sont en désordre et je ne veux pas, pour mon premier jour, donner une mauvaise impression.

— Te mine pas, j'ai mis au parfum les gens du quartier et ils seront pas trop regardants. Mais si tu veux, quand on aura terminé les courses, je te donnerai un coup de main. Ça te va ? Allez, va te changer qu'on décolle.

Stéphane revint quelques minutes plus tard. Il portait un sweat-shirt gris, au dos duquel était inscrit « Royal Marine Commando », ce que remarqua immédiatement François.

— Putain, il est choucard ton sweat. C'est un truc de l'armée. T'as dégoté ça où ? On n'en trouve plus dans le commerce. À moins que ... t'es un bidasse. C'est ça ?

— Je l'ai été, du moins c'est ce qu'on m'a dit à l'hôpital.

— Encore l'hôpital et militaire en plus, ça fait beaucoup pour ma petite tête. Tu peux m'expliquer ?

— Écoutez, je vous raconterai tout ça ce soir. Pour le moment, nous avons des courses à faire ! Allons-y !

Sur le chemin du marché, ils croisèrent plusieurs personnes qui adressèrent à Stéphane un sourire énigmatique.

— François, dites-moi, vous connaissez ces gens ?

— Oui, pour certains.

— Pourquoi me sourient-ils ainsi ?

— Parce que tu es le messie, mon pote. Le quartier a enfin un cordonnier.

— Vous exagérez.

— Et voilà, je suis marseillais, alors je fabule. Tu te rends pas compte. Regarde, les godasses que t'as aux pieds c'est des rangers. Avant qu'elles tombent en ruine, il se passera

du temps. Nous, ici, on use nos groles jusqu'à la corde et après macache pour en trouver. Alors quand j'en ai parlé autour de moi, il a pas fallu longtemps pour que tout le quartier soit au jus. Tu vas avoir des clients, mon pote. Je te le dis.

— Il faut que je vous avoue quelque chose... Je n'ai jamais réparé une chaussure de ma vie.

— Pardon ? hoqueta François.

— Enfin presque. Mon grand-père me laissait utiliser ses outils et il m'arrivait de l'aider, c'est tout. Je ne vous promets rien, mais je ferai de mon mieux.

— Bon, écoute, voilà ce qu'on va faire. Tu dis rien à personne, j'en fais autant et on voit venir. Qu'est-ce que t'en dis ?

— J'en dis qu'on ne peut pas faire autrement.

Chemin faisant, ils tombèrent sur un groupe d'enfants jouant dans une carcasse de voiture. Quand l'un d'eux vit Stéphane en compagnie de François, il comprit immédiatement qui il était.

— C'est le cordonnier, c'est le cordonnier ! Venez ! cria-t-il.

Les gamins se précipitèrent, suivis d'un chien au pelage noir et blanc, un border collie.

— M'sieur, regarde mes godasses sont tout estropiées, vous pouvez les arranger ? s'empressa de demander un gamin.

— Et moi, fit un autre.

— Et moi,...

— Oui, bien sûr, les garçons. Sans problème. Vous n'aurez qu'à venir avec un de vos parents et je verrai ce que je peux faire, répondit gentiment Stéphane.

Ses derniers mots déclenchèrent une hilarité générale. Stéphane fronça les sourcils, surpris de l'effet de ses paroles.

— J'ai dit quelque chose de drôle ? demanda-t-il.

— Non, pas du tout. Mais tu risques pas de voir leurs parents demain.

— Et ça, ça les fait rire ?

— Oui, façon de parler. Ces enfants n'ont plus ni père ni mère.

— Mon Dieu !

— Oui, lorsqu'on a déporté leurs parents, les autorités ont estimé qu'ils étaient des bouches inutiles. Alors, ils les ont abandonnés ici. C'est ce qu'ils pouvaient leur arriver de mieux, vu qu'ailleurs ils auraient été carrément éliminés. Alors, les pauvres, ils traînent dans la rue. Ils vivent de rapines et de ce que des commerçants leur donnent.

— C'est terrible ce que vous me dites, François. Et personne ne cherche à les aider ?

— Tu parles, ici tout le monde est dans la dèche et ne pense qu'à sa gueule. Par contre, ces mômes, quand tu les vois venir, t'as intérêt à changer de trottoir.

— Pourquoi ?

— Parce que ce sont des charpardeurs de première. Ils te mettent à poil sans que tu t'en rendes compte. Ceux-là sont pas méchants, mais y'a des quartiers où ce sont de véritables truands. Tu te retrouves à poil, mais pire, ils peuvent te laisser les tripes à l'air. T'as de la chance si tu t'en sors vivant.

— Si j'ai bien compris, va falloir que je me tienne sur mes gardes. Mais ce n'est pas une raison pour que je ne les aide pas, dit Stéphane.

Et se tournant vers les enfants, il ajouta :

— Écoutez les enfants, demain vous viendrez à la cordonnerie à la première heure. Je regarderai vos chaussures. D'accord ?

— Oui, m'sieur ! répondit le plus grand d'entre eux, heureux et reconnaissant, apparemment, puisqu'il se jeta sur Stéphane et l'enlaça.

— C'est gentil, dit Stéphane qui se dégagea de l'étreinte et brandit un couteau. N'oublie pas de me rendre mon portefeuille. Tiens, voilà ton canif.

— Z'avez fait ça comment, m'sieur ? dit l'enfant ébahi d'avoir trouvé meilleur pickpocket que lui.

Il sortit de sa poche le portefeuille et le rendit à Stéphane.

— Très bien. Il est beau ton chien. Comment il s'appelle ?

— Django, m'sieur, il est très intelligent, il comprend tout c'qu'on dit.

— Eh bien, Django, tu vas dire à ton maître de déguerpir vite fait avant que je lui botte les fesses.

Le chien plongeait son regard pétillant dans les yeux de Stéphane puis fit demi-tour, courut jusqu'au coin de la rue et aboya.

— Ça va, j'arrive ! cria le gamin. Vous voyez, m'sieur, il comprend tout. Ah, oui, j'oubliais, ajouta-t-il, en sortant une montre de sa poche et en la tendant à François.

— Petit branleur, pesta François qui lui arracha la montre.

Et il leva la main pour le frapper.

— Je sais pas ce qui me retient, se reprit-il. Allez, fous le camp avant que je t'en mette une.

— Sans problème, m'sieur. De tout' façon je comptais pas vous la chouraver. J'en ai des tonnes à la maison. Au fait, dit-il en s'adressant maintenant à Stéphane, si vous avez besoin de nous, on sait jamais, vous avez qu'à demander Rafi.

— Je prends note gamin. Merci, à demain, lui répondit Stéphane.

— Alors, Stéphane, on les fait ces courses ?

— Bien sûr et où on va ?

— À la *Pipelèterie*.

— C'est quoi ça ?

— C'est une épicerie qui appartient à Nathalie, une copine.

Nathalie faisait partie du cercle d'amis qui gravitait autour de Jo. Elle tenait le matin, dans la rue Elie Gintrac, une charrette de fruits et légumes et poursuivait la journée dans son épicerie. Elle bossait dur de six heures du matin jusqu'à onze heures du soir. François se demandait toujours comment elle pouvait tenir.

La trentaine, les cheveux roux liés en une courte queue de cheval, jean noir et pull en V, un tablier blanc à la taille, les manches relevées, toujours le sourire aux lèvres, Nathalie traitait avec bienveillance tous ses clients. Pourtant, aujourd'hui, elle avait la tête des mauvais jours.

— Voilà, nous sommes arrivés. Salut, Nat, la forme ? On dirait que ça a pas l'air.

— Non, ça va pas du tout. J'ai les boules, tu peux pas savoir !

— Qu'est-ce qui t'arrive, ma belle ?

— Tu sais que je devais venir ce matin ?

— Oui, on t'a pas vue, d'ailleurs ça nous a étonnés.

— Écoute, tu connais la Martine, celle qui tient une charrette juste à côté de la mienne ? François acquiesça du chef.

— Et bien, histoire de pas perdre ma demi-journée, je lui ai demandé si elle pouvait tenir ma charrette en même temps que la sienne. Je lui ai proposé la moitié de la caisse pour le service.

— C'est le moins que tu pouvais faire. Ça n'a pas dû être facile pour elle.

— Pas facile, tu dis ? Écoute, cette salope, elle a raconté aux clients que je lui avais vendu la charrette, parce que j'en avais marre de la rue et que je préférais l'épicerie.

— Mais comment t'as su un truc pareil ?

— Sur le chemin du commissariat, j'ai croisé une cliente qui a commencé à me dire que je faisais bien de lâcher ma charrette, que ça faisait beaucoup pour moi, et patati et patata. Là, j'ai compris. Je suis retournée au marché, mais cette empaffée, elle avait mis les bouts en laissant ma charrette vide. Je te jure, quand je vais la choper, je vais lui faire une tête au carré, que même sa mère va pas la reconnaître !

— Calme-toi, Nat, t'auras pas besoin. Tu verras, quand les gens sauront ce qu'elle t'a fait, ils la boycotteront et ça lui fera les pieds. Bon, c'est pas tout, on vient pour acheter de la boustifaille, parce que ce soir y'a gueuleton et t'en fais partie.

— En quel honneur ?

— En l'honneur de monsieur Stéphane, ici présent, que je te présente par la même occasion et qui nous invite pour son arrivée dans le quartier.

— Ne me dis pas que je devine. Il vient s'installer chez toi, c'est ça ? C'est vous le cordonnier, vous êtes monsieur Boniface ? dit-elle en s'adressant à Stéphane.

— Stéphane, s'il vous plaît, madame, corrigea celui-ci. Enchanté de faire votre connaissance.

— Moi de même, que puis-je pour votre service ?

— De quoi faire un bon repas, intervint François.

— Mais encore ? Vous voulez manger chinois, espagnol, faire une bonne paëlla ? Dites-moi !

— Si je dois choisir, j'aimerais un bon plat d'ici ? dit Stéphane.

— Une lamproie à la bordelaise, y'a pas plus local que ça, proposa François.

— Écoute, je vais essayer. C'est pas évident en ce moment, mais je vais voir le poissonnier, s'il peut m'en dénicher une. On se retrouve chez vous à six heures, je m'occupe de tout. Je fermerai la boutique un peu plus tôt, c'est pas grave. J'en suis pas à ça près aujourd'hui. Allez, ouste du balai, vous n'avez plus rien à faire ici !

— Et combien vous dois-je, madame ? demanda Stéphane.

— S'il te plaît, appelle-moi Nathalie. Pour le reste, on verra plus tard.

Après avoir quitté Nathalie, les deux hommes passèrent une partie de l'après-midi à ranger les outils et faire en sorte que l'atelier soit fin prêt pour le lendemain. À six heures tapantes, Nathalie déboula dans la cour, un caddie plein de victuailles.

— Allez, les hommes, à vous de jouer. Montez-moi tout ça dans la cuisine de François que je me mette à l'œuvre. Je vous laisse vous occuper de l'apéro et du dessert. J'ai tout amené, vous n'avez qu'à vous servir. Putain, c'est quoi cette odeur de poisson pourri ?

— Y'a un clodo qui squatte depuis un moment et j'arrive pas à mettre la main dessus, dit François.

Dans un fracas peu ordinaire, une porte s'ouvrit au fond de la cour. L'odeur maintenant était insupportable.

— Re bonjour, m'sieurs-dame !

— Putain, c'est toi, Juju ? C'est toi qui habites ici ? hurla François.

— Tout à fait !

— Ah non, c'est pas possible ! Ça va pas le faire ! s'insurgea Nathalie. Je me vois pas bouffer de la lamproie avec cette odeur.

— Calme, calme, ma belle, fit Juju. C'est mon caddie qui pue comme ça. Faut dire qu'il commence à dater. T'inquiète, je vais le vider et tout jeter à la poubelle et moi, je me change. Laissez-moi une demi-heure que je me fasse belle.

— Comme qui dirait, ironisa François très perplexe.

Elle tourna les talons non sans avoir au préalable jeté un regard interrogatif sur Stéphane.

— François, va ouvrir la porte du fond qu'il y ait un peu de courant d'air. Moi, je vous laisse, j'ai du taf, dit Nathalie en tournant immédiatement les talons.

Stéphane et François installèrent la table, les chaises et les couverts. Florent vint un peu plus tard et Jo ne fit que passer prétextant qu'elle avait du travail. Au passage, elle jeta un coup d'œil sur Stéphane et interrogea François d'un signe discret de la tête. Celui-ci lui répondit :

— Reste et tu sauras qui est ce monsieur.

— J'ai pas le temps, je suis en retard, mes clients doivent être déjà en train de m'attendre.

— Tu peux bien faire une exception, t'es pas aux pièces, non ?

— C'est pas une raison. Si je peux, je viendrai peut-être en fin de soirée.

Elle partit comme elle était arrivée, en coup de vent. Son parfum resta un moment dans l'air, atténuant d'un coup la puanteur que Juju avait apportée si gentiment. Stéphane fut quelque peu troublé par ce mirage furtif. Il lui serait maintenant difficile d'oublier cette robe rouge et noire ondulant dans la pénombre et ce parfum de jasmin. François s'en rendit compte.

— Elle est belle, ma Jo. Qu'est-ce que t'en dis, Stéphane ?

— Oui, très belle, mais je l'avais déjà vue cet après-midi au commissariat. C'est une femme qu'il est difficile d'oublier et qui ne se laisse pas marcher sur les pieds, à ce que j'ai pu constater.

— Tu m'étonnes. Bon Flo, t'as apporté de quoi se rincer ?

— Oui, quatre bouteilles de Bergerac. Qu'est-ce que t'en penses ?

— Très bon choix, c'est parfait pour la lamproie.

Les préparatifs allaient bon train. Les odeurs nauséabondes du caddie de Juju avaient maintenant disparu pour laisser la place à un fumet de poisson appétissant.

— Hum, ça sent bon, dit François. Flo, sers l'apéro, ça urge ! Nat, t'en es où ? cria-t-il du bas de l'escalier.

— Cinq minutes et c'est bon, répondit-elle.

— Je fais quoi, moi ? demanda Juju, qui venait de réapparaître du fond du patio.

Lorsqu'elle sortit de l'ombre, les trois hommes restèrent bouche bée. Une robe magenta, un décolleté dévoilant ses épaules, des talons aiguilles rose pâle, des cheveux remontés en chignon et surtout un visage d'ange : c'était une autre femme qui leur apparut.

— Arrêtez, les gars, votre menton va toucher le plancher. Vous avez jamais vu une femme ? jubila-t-elle.

— Parce d'habitude, t'es une femme, toi ? répondit François, apparemment très perturbé. T'es belle comme une déesse, putain ! Pardon !

Il voulut s'asseoir sur sa chaise, mais la manqua et se trouva les quatre fers en l'air.

— Mazette, je te fais un effet bœuf ! Eh oui, tu sais pas tout ! Pas tout, du tout ! lança Juju, d'un air de femme fatale.

— Juju, puis-je te servir à boire ? Un petit en-cas peut-être ? dit Florent soudain inspiré.

— C'est beau, que c'est beau, Flo, j'aime quand tu parles comme ça, minaуда Juju.

Stéphane tira une chaise et invita Juju à s'asseoir.

— Waouh, je suis la reine, ce soir.

Au même moment, la porte du porche s'ouvrit sur Jeanne. Surprise de voir la tablée, elle eut un mouvement de recul. Puis elle redressa le buste et passa sans même un seul regard sur le groupe. François se leva et fit un pas vers elle. Mais Juju se leva brusquement, lui agrippa le bras et lui intima l'ordre de se rasseoir. Jeanne ralentit sa marche comme hésitante mais se ravisa et allongea le pas.

— Je sais, tu voulais l'inviter, c'est ça ? dit Juju à François.

— Oui, ça m'énerve toutes ces disputes. Tu crois que c'est agréable de vivre juste à côté et d'être fâchés comme ça ?

— T'as raison, mais c'est trop chaud encore avec elle. T'as vu le bazar qu'elle a mis l'autre jour et ce matin encore ?

— Faut pas charrier, on est pas blancs comme neige nous non plus. Tu crois pas ?

— Oui, c'est vrai, mais de là à ce qu'elle vienne bouffer avec nous, contesta Juju. Et puis zut, Jo est pas là, on va pas lui faire un bébé dans le dos. Si l'histoire doit s'arranger, ça sera entre elles. Nous, on suivra.

— Tout à fait d'accord avec toi, Juju, dit Florent. Allez, voyons si Nat a terminé et mangeons.

Pendant ce temps-là, Jo arpentait les rues du quartier en quête de clients. Le début de soirée était propice aux ébats d'époux un peu volages ou en manque d'affection. Le démon de dix heures du soir rivalisait avec celui de midi. Elle n'allait pas tarder à voir sortir des habitués.

Avant de se mettre au travail, elle avait l'habitude de s'arrêter devant l'église Saint-Nicolas et face à la porte d'entrée, d'un geste à peine esquissé, elle pliait un genou et demandait pardon au Bon Dieu.

Un petit geste qui, pensait-elle, pouvait suffire à laver son âme. Jo était croyante. Ses parents lui avaient inculqué les préceptes de la religion chrétienne. Leur disparition prématurée l'avait laissée adolescente dans un dénuement complet et elle avait dû se débrouiller toute seule pour survivre.

Aujourd'hui, elle vivait d'un métier qu'elle avait en horreur, mais qu'elle pratiquait dignement, sans vulgarité. Elle se disait qu'elle réparait les cœurs en manque d'amour. Elle

était incapable de faire du mal à quelqu'un. Tout le monde l'aimait, sauf peut-être Jeanne, mais ça c'était une autre histoire. Peut-être un jour...

Elle entra dans la rue Saint-Nicolas, l'église n'était plus très loin. Des passants la croisèrent et lui conseillèrent de ne pas s'aventurer plus avant dans le quartier. Ils l'avertirent, sans plus de précision, qu'il se passait en ce moment des choses bizarres.

Elle décida de s'en tenir à son parcours habituel. Elle irait jusqu'à l'église accomplir son rituel et s'en retournerait. Elle était sur le point de traverser la rue quand une camionnette roulant très près du trottoir la renversa. L'engin freina, vira d'un mouvement brusque et entra dans la ruelle qui longeait l'église. Jo se leva tant bien que mal et se dirigea vers la ruelle pour invectiver le chauffard.

Les feux arrière du véhicule s'allumèrent. Un homme descendit, une armoire à glace, un monstre de deux mètres de haut, au regard noir et à la mine patibulaire. Il avança vers Jo, les poings fermés, prêt à en découdre apparemment.

— Problème ? dit-il avec un fort accent des pays de l'Est.

— T'as vu ce que t'as fait ? T'as failli m'écraser, gros nase !

Le monstre ne répondit pas, il continua à avancer la mine menaçante. Jo vit très vite qu'elle allait passer un mauvais quart d'heure. Elle recula de quelques pas jusqu'à l'angle de la ruelle et en profita pour se fondre dans un groupe de jeunes qui passaient par là. Elle poursuivit avec eux puis se retourna un peu plus loin et vit que l'homme n'était plus là. Elle fut tentée de rejoindre la compagnie pour finir la soirée mais choquée par ce qu'elle venait de vivre, elle préféra regagner son squat.

Une soirée mouvementée

Le lendemain matin, Stéphane avait passé une bonne heure à vider la malle de son aïeul. Il y avait trouvé un véritable trésor. Apparemment le vieil homme était un brin collectionneur. La malle débordait de toutes sortes d'ustensiles, des plus modernes aux plus anciens. Certains pouvaient dater de plusieurs siècles. C'était incroyable.

Stéphane n'en connaissait pas le dixième, mais se souvenait, avec une précision déconcertante, de la façon dont son grand-père les maniait : pince pour tenir le cuir, pince avec cannelure sur les dents pour le tendre, marteau, alêne pour percer, pied de fonte pour clouer les semelles, emporte-pièce, molette pour enjoliver le cuir et tranchet pour le couper, râpe et fer chaud. Autant d'outils qui pouvaient permettre à un cordonnier chevronné de fabriquer en une quinzaine d'heures une paire de chaussures.

L'image de son aïeul, les lunettes au bout du nez, le béret rabattu sur le front et ses outils en vrac sur le tablier en cuir posé sur ses genoux, lui revenait à la mémoire.

Le vieil homme, avec une dextérité et une vitesse qui éblouissaient le gamin qu'il était alors, jonglait avec les chaussures, le marteau, les clous, la colle ou la corde. En quelques minutes, une pauvre botte décrépie retrouvait son lustre d'antan, de nouveau prête à affronter les flaques boueuses des rues du quartier.

Bien sûr, Stéphane n'avait pas ce type d'ambition. Réparer, ne serait-ce qu'une chaussure, lui suffirait amplement à son bonheur.

Rafi et ses amis furent les premiers à lui en donner l'occasion. Ils se présentèrent en début de matinée, se déchaussèrent et posèrent sur l'établi ce qui leur tenait lieu de chaussures. Stéphane mit une bonne heure pour en retoucher une. L'affaire allait durer beaucoup plus longtemps qu'il ne l'espérait. En désespoir de cause, il autorisa les enfants à se servir dans une caisse regorgeant de bottes, sandales, escarpins et autres savates. En quelques minutes à peine, ils sortaient de la cordonnerie avec aux pieds de quoi arpenter les rues.

Un peu plus tard, d'autres clients se présentèrent et Stéphane ne sut où donner de la tête. Les chaussures avaient beau être en meilleur état, le résultat n'était toujours pas à la hauteur. Les retards allaient immanquablement s'accumuler.

Le soleil était couché depuis un bon moment déjà, il devait être dix heures du soir et il était temps de remballer les outils. Stéphane était exténué.

Après une bonne douche, il dîna d'un quignon de pain, de quelques rondelles de chorizo et d'une tomate coupée en deux et salée. Puis il se laissa tomber dans le vieux fauteuil de son

grand-père et regarda avec mélancolie cette cuisine dans laquelle il avait passé toute son enfance.

Au dessus de la table, un vieux poste de radio était posé sur une tablette couverte d'un napperon brodé. Il tourna le bouton et miracle, il fonctionnait. Il tomba sur une émission « *Les Maîtres du mystère* ». Elle traitait, ce soir, d'un drame qui avait eu lieu quelques années auparavant : la mort d'une jeune fille bassant amoureuse du fils d'un haut dignitaire hautant. Les deux adolescents s'aimaient d'un amour fou, mais leur idylle n'était pas du goût des deux familles.

Stéphane ignorait que cette émission était diffusée par un émetteur pirate des BG (Border Ground), un groupe d'activistes en rébellion avec le pouvoir central. Il n'en avait pas conscience, mais il risquait gros en l'écoutant : des années de détention dans un centre de réinitialisation.

L'émission arrivait à son terme. La pauvre malheureuse souffrait le martyre. Les sbires du père de son bien-aimé la torturaient. Elle hurlait de douleur. Stéphane baissa le son, mais les cris étaient toujours aussi forts. Il tapota le poste, l'éteignit, les cris ne cessèrent pas pour autant.

Étrange ! Je commence à perdre la tête. Voilà-t-il pas que j'entends des voix, maintenant. Non, ce n'est pas le poste, il y a quelqu'un qui crie dans la cour !

— François, François, au secours ! Viens ! On m'assassine ! hurla une voix féminine.

Stéphane ouvrit la porte à la volée, alluma la lumière du corridor et se précipita dans la cour. Il vit François dévaler les escaliers, un rouleau à pâtisserie dans la main et Jeanne, elle aussi armée d'une poêle à frire.

Au milieu de la cour, une femme était couchée, recroquevillée sur elle-même, les mains sur la tête essayant de se protéger des coups que lui portaient trois hommes masqués. De grande taille, couverts d'une cape noire, coiffés de béret de la même couleur, ils brandissaient de longues crosses rouges et les abattaient sur la malheureuse.

François se précipita, son arme de fortune à la main, prêt à se mesurer aux trois individus.

— N'essaie même pas ou tu vas prendre cher, menaçait un des agresseurs. T'en mêle pas, cette salope mérite ce qui lui arrive.

François ignorant la menace se rua sur eux. Sa maladresse le sauva d'un coup de crosse assassin. Empêtré dans ses chaussures, il trébucha et s'affala aux pieds de l'individu. Celui-ci pointa sur lui sa crosse et le maintint au sol. Jeanne, elle, ne crut pas bon de participer à la joute. Elle partit se réfugier dans le recoin d'une porte, sa frêle poêle ne faisant pas le poids.

François toujours sous la menace de son agresseur tendit une main et réussit à récupérer son rouleau à pâtisserie. Il tenta de le frapper aux jambes mais l'intrus esquiva l'attaque et brandit le bâton pour asséner le coup fatal. La crosse allait s'abattre sur le Marseillais lorsqu'en une fraction de seconde, elle quitta la main de l'agresseur pour rejoindre ... celle de Stéphane. En moins de temps encore, l'individu était plaqué face contre terre, un pied de Stéphane sur sa nuque.

— François, occupez-vous de celui-là, je me charge des autres.

François, trop content de reprendre le dessus, posa son fessier sur le dos de l'homme, son rouleau à pâtisserie tapotant le crâne de celui-ci. Jeanne en profita alors pour accourir vers l'individu et lui asséner un coup de poêle sur la tête.

— Au moins, celle-là, elle n'est pas perdue pour tout le monde ! Bon, maintenant, va falloir que j'achète une autre poêle, il me l'a toute cabossée.

Stéphane, un sourire sardonique aux lèvres, n'attendit pas un geste imperceptible de menace de ses adversaires pour les désarmer et les plaquer au mur avec leurs propres crosses.

— Vous bougez un cil et j'enfonce ce bout de bois dans votre sternum. Pouf ! Plus de respiration ! Ça vous dit ?

— Non, non, ça va, on a compris, bredouillèrent-ils terrorisés.

— Madame Laville, s'il vous plaît, occupez-vous de cette pauvre fille. Elle a l'air mal en point.

Jeanne se délesta de sa poêle et se rapprocha du corps qui gisait au sol.

— C'est Jo, mon Dieu ! C'est Jo ! s'écria-t-elle.

Stéphane relâcha sa prise et les deux individus en profitèrent pour prendre la poudre d'escampette. Dans la confusion, le troisième, encore sous les fesses de François, réussit à se dégager. Il se releva et tenta de s'enfuir, mais François lui saisit la cape qui se décrocha. La chemise dessous, se déchira, dénudant une partie de l'épaule sur laquelle François put voir clairement un tatouage « *une épée au pommeau forgé représentant une croix templière* ».

L'agresseur asséna un coup de poing à François qui lâcha sa prise en mettant un genou à terre. Malgré la douleur, il saisit le rouleau à pâtisserie et frappa violemment le tibia de son adversaire. Celui-ci accusa le coup mais s'échappa en traînant la patte. François se releva péniblement et rejoignit Jeanne qui se tenait au chevet de Jo. Stéphane fit les vérifications d'usage.

— Elle respire ! Elle est vivante ! dit-il soulagé. Laissons-lui le temps de revenir à elle.

Les yeux de Jo papillonnèrent puis s'ouvrirent. Elle redressa la tête, essaya de se relever, mais Stéphane d'un geste la retint.

— N'essayez pas de bouger. Écoutez-moi, pouvez-vous remuer vos doigts de pied ?

— Oui, je peux ! Vous êtes qui ?

— Les mains ?

— Pareil, mais vous êtes qui, bordel ?

— Quel est votre nom ? Dites-moi.

— Qu'est-ce que vous en avez à foutre de savoir comment je m'appelle. Vous allez me dire qui vous êtes à la fin, putain de bordel de merde !

— Ça va, elle a repris ses esprits ! fit François. Allez, Jo, on va essayer de te relever. Laisse-nous faire.

Stéphane et François la prirent par les bras et l'aidèrent à s'asseoir sur une chaise. Jo s'accouda à la table, ferma les yeux quelques secondes, respira en grimaçant puis regarda autour d'elle. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Jeanne s'approcha et lui posa une main sur l'épaule. Jo eut un mouvement de recul.

— Ça va mieux, je vais rentrer, dit-elle sèchement en essayant de se redresser mais elle vacilla et se laissa tomber sur la chaise.

— Vous êtes vraiment mal en point, lui dit Jeanne. Vous ne pouvez pas partir comme ça. Vous allez venir chez moi vous reposer. Nous, pendant ce temps, nous allons appeler un médecin pour qu'il vous ausculte.

— Madame Laville, c'est vous ? Je rêve ou quoi ? Non c'est bien vous. Qu'est-ce que vous faites avec cette poêle à frire ? dit Jo, hallucinée.

- Je n'ai trouvé que ça pour vous venir en aide.
- Vous ? M'aider ? J'y crois pas. Je sais pas quoi dire, répondit Jo.
- Alors, ne dites rien et laissez-nous faire.

— Je pense qu'il serait plus prudent qu'elle loge chez moi à l'étage, coupa Stéphane. J'ai une chambre de libre. S'il prend l'envie à ces fous furieux de se pointer, ils seront obligés de passer par la cordonnerie et je les attends de pied ferme.

— D'ailleurs, elle ne peut plus revenir dans son squat, ajouta François. Ici, elle sera plus en sécurité. Je vais installer des caméras et un dispositif d'alarme, proposa-t-il, laissant les autres interloqués.

Et pour cause, on ne trouvait ce genre d'appareil que dans le pays des Hautants. Ici seuls la police et l'hôpital en étaient dotés. François se rendant compte de l'émoi qu'il suscitait se voulut rassurant.

— Je vous expliquerai demain. Je prends cette cape. Elle devrait nous en dire beaucoup sur cet individu. Pendant que vous installez Jo, je vais m'occuper de ça. Demain matin, je vous ferai visiter mes appartements. Vous comprendrez !

François avait étrangement changé de ton. Son accent avait d'un coup disparu. Il récupéra la cape et remonta les escaliers laissant Jeanne et Stéphane interloqués.

— J'ai toujours pensé qu'il était un peu dérangé, dit Jeanne. Maintenant, il se prend pour un geek. Bah, laissons-le à ses divagations. Jo, vous avez besoin de soins et de réconfort.

— Oui, vous allez monter dans la chambre, vous serez bien. Tout l'étage est pour vous, ajouta Stéphane, d'un ton paternel.

— Je vais rester pour vous veiller, dit Jeanne. On ne sait jamais.

— Je ne pense pas que ce soit grave mais par précaution, je vais aller chercher un médecin. Vous en connaissez un ? demanda Stéphane.

— Oui, le docteur Napellus. Il a son cabinet cours de l'Yser, face au magasin de cycles, répondit Jeanne.

— Je vois où c'est. Je vous laisse, mesdames. Vous avez besoin de moi pour vous aider à monter ?

— Non, ça va aller, répondit Jo. On s'en sortira à deux.

Quelques minutes plus tard, Stéphane se tenait devant la porte du cabinet médical. Il toqua à plusieurs reprises et le docteur Patrick Napellus apparut les cheveux ébouriffés et les yeux gonflés par le sommeil.

— C'est quoi ce chahut ? Qu'est-ce que vous voulez ? Je ne consulte pas la nuit, allez voir un médecin de garde, crénom de...

— Docteur, c'est une urgence !

— Quelle urgence ? Encore un marmot qui a de la fièvre ?

— Non, docteur, une personne qui a été agressée. Elle est salement amochée.

— C'est grave ?

— Je ne sais pas, elle est couverte de contusions, c'est tout ce que je peux vous dire. Alors vous venez ?

— Oui, je descends, maugréa le docteur.

Napellus, les cheveux toujours en pétard, était maintenant sur le trottoir. Pratiquement de la même taille que Stéphane, l'homme était robuste et d'aspect plutôt sportif. Il ne devait pas

uniquement pratiquer le golf comme tous ses confrères mais un sport plus viril, le rugby peut-être.

— Où allons-nous ? Dois-je prendre ma voiture ? dit-il tout de go.

— Ce ne sera pas nécessaire. Ce n'est pas loin, rue Saint-Jean, à l'angle avec la rue de Labrède.

— Très bien. Mais dites-moi, je ne vous connais pas. Vous êtes nouveau dans le quartier ? lui demanda-t-il après l'avoir dévisagé et jaugé de la tête aux pieds.

— Oui, je viens juste d'arriver. Je me suis installé chez mes parents et j'ai repris la cordonnerie de mon grand-père.

— Ah, c'est donc vous le nouveau cordonnier. Le quartier en avait bien besoin. Vous allez avoir du travail.

Stéphane, inquiet pour Jo, n'avait pas envie de tailler une bavette, il l'interrompt.

— Sans vouloir vous commander, pourrions-nous accélérer l'allure ?

— Courir même, si vous voulez.

Napellus ne laissa pas le temps de la réponse qu'il allongea la foulée. Stéphane revint à sa hauteur mais l'homme était un véritable compétiteur. Celui-ci avait à cœur de maintenir sur lui toujours une foulée d'avance. Quand ils arrivèrent enfin, Stéphane mit quelques secondes avant de reprendre son souffle alors que le docteur tout guilleret semblait avoir fait une simple promenade de santé.

— Ça fait du bien, une petite virée en pleine nuit. Il faudra que j'y pense, la journée le temps me manque. Alors, il est où le polytraumatisé !

— La polytraumatisée, docteur, précisa Stéphane.

— Ah, parce que c'est une femme ? Vous auriez pu me le dire plus tôt. Où est-elle ?

— Suivez-moi, docteur !

Dans la chambre Jeanne inquiète les accueillit. François était là aussi.

— Jeanne m'a appelé, dit-il. Jo avait des convulsions et elle avait du mal à la maîtriser. Maintenant ça va, elle dort.

Le docteur s'avança au chevet de Jo.

— Que lui est-il arrivé pour être dans cet état ?

— Elle a été prise à partie par trois individus qui l'ont coursée jusqu'ici et se sont acharnés sur elle, expliqua Stéphane.

— Madame, réveillez-vous ! murmura le docteur tout en lui tapotant la joue.

Jo ne broncha pas. Le docteur appuya un peu plus fort sa claque. L'effet fut immédiat. Une main d'acier fendit l'air, empoigna celle du médecin et la rabattit sur le lit. Les yeux encore fermés, elle se redressa comme un ressort et lui balança une magistrale gifle.

— Tiens, espèce de salaud, prends ça dans ta gueule, cria-t-elle, tout en ouvrant les yeux. Euh, quoi,... Où je suis ? Vous êtes qui vous ? Docteur ! Merde, c'est vous. Je vous ai frappé ?

— Oui, tout à fait, répondit celui-ci, tout en se frottant la joue. Et je dois dire que vous avez une belle droite. Excusez-moi de perturber vos jolis rêves mais je dois vous examiner.

— Mais je vais très bien, docteur. Regardez !

Elle fit un mouvement d'étirement avec les bras et poussa un cri de douleur.

— Apparemment, ça ne va pas fort. Vous pouvez vous asseoir sur le lit, s'il vous plaît ? Messieurs-dames, je vais devoir vous demander de me laisser seul avec ma patiente.

Quelques minutes plus tard, il sortit de la chambre.

— Tout va bien, elle a eu de la chance. Apparemment aucun organe vital n'a été touché et la colonne vertébrale est indemne. J'ai laissé sur la table de nuit une pommade qu'elle devra appliquer sur les ecchymoses deux fois par jour. Je ne lui ai pas prescrit de médicaments, c'est inutile. Si vous constatez des troubles de la conscience dans les vingt-quatre heures, vous m'avertissez tout de suite. Et surtout, évitez qu'elle sorte au moins pendant quatre ou cinq jours.

— Très bien, docteur. Merci, dit Stéphane.

— Mais dites-moi, vous avez vu ceux qui l'ont tabassée ? demanda le docteur surpris par la violence de l'agression.

— Bien sûr, ils étaient trois. Comme ils étaient habillés, on aurait dit des moines, précisa François. Ils avaient un drôle de tatouage sur l'épaule, une épée avec la croix templière sur le pommeau.

— Ça m'a tout l'air d'être une secte, dit le docteur. Vous avez alerté la police ?

— Nous ferons ça à la première heure, dit Stéphane.

— Très bien ! Ce n'est pas tout mais je vais vous laisser. J'aimerais bien dormir quelques heures. Normalement, elle devrait passer une nuit tranquille. Au fait, Monsieur, dit-il, en s'adressant à Stéphane, est-ce que vous avez des chaussures à vendre ?

— Un coffre entier !

— Parfait ! Si ça ne vous dérange pas, je demanderai à ma femme de ménage de passer demain matin, enfin, tout à l'heure. Je chausse du 44, donnez-lui ce que vous avez de mieux.

— Je n'y manquerai pas !

— Bon, c'est pas tout, mais je vais essayer de dormir un peu. Au revoir et bonne nuit.